



**UNIVERSITÉ  
DE GENÈVE**

**Archive ouverte UNIGE**

<https://archive-ouverte.unige.ch>

Livre

1997

Extract

Public access

This file is a(n) Extract of:

---

Le Voyage à Genève. Une géographie littéraire

---

Lévy, Bertrand

This publication URL:

<https://archive-ouverte.unige.ch/unige:18052>

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holders for terms of use.

Last deposit update in Archive ouverte UNIGE on 14.03.2023 18:06

# Le Voyage à Genève

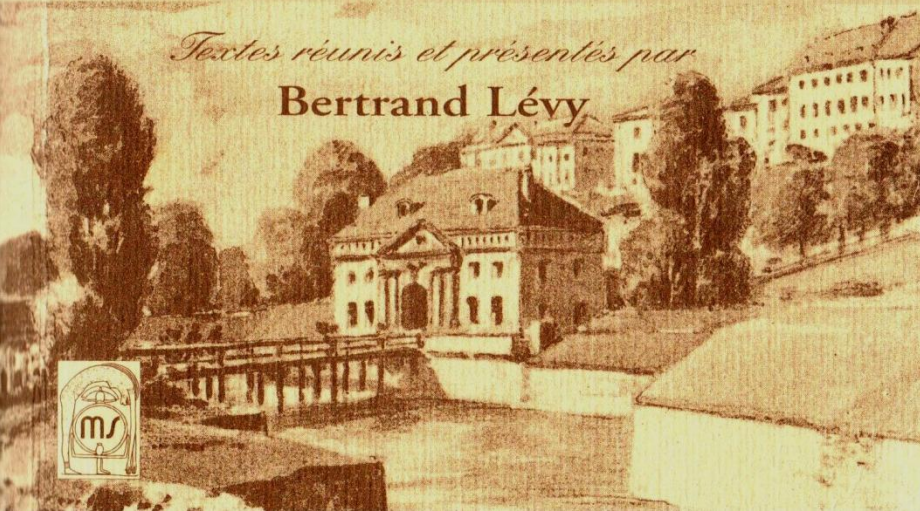
*une géographie littéraire*



STENDHAL  
 CHATEAUBRIAND  
 ALEXANDRE DUMAS  
 VICTOR HUGO  
 GUSTAVE FLAUBERT  
 GÉRARD DE NERVAL  
 THÉOPHILE GAUTIER  
 MARIE-ANNE COCHET  
 GÉRARD BAUËR  
 PIERRE GASCAR  
 JULIEN GREEN  
 NICOLAS BOUVIER

*Textes réunis et présentés par*

**Bertrand Lévy**



*Stendhal, Chateaubriand, Alexandre Dumas, Victor Hugo,  
 Gustave Flaubert, Gérard de Nerval, Théophile Gautier,  
 Marie-Anne Cochet, Gérard Bauër, Pierre Gascar,  
 Julien Green, Nicolas Bouvier*

« N'est-il pas glorieux pour une petite ville de vingt-six mille habitants de forcer le voyageur à consacrer trois pages à la description de son caractère ? » s'interroge **Stendhal** dans ses « Mémoires d'un Touriste ». « *Sublime de beauté* », Genève, ville incontournable, Rome du calvinisme, patrie de Rousseau, a toujours exercé une fascination sur les écrivains étrangers. Bertrand Lévy a réuni dans « **Le Voyage à Genève** » onze auteurs français, selon lui d'une même famille spirituelle, parmi lesquels sept des plus prestigieux écrivains de l'époque romantique. On y parle des charmes du paysage, de cette ville « *sans amour et sans haine* », de cet « *esprit de Genève* ». En dépit de tous les bouleversements qui marquent la fin de ce siècle, il semble, à la lecture de ces textes, que cette « *âme* » de Genève, « *sévère et puritaine* », par-delà le temps, reste immuable, et que la ville continue à assimiler l'étranger sans en subir l'influence. Parmi tous ces écrivains célèbres, on découvre un opuscule d'une auteure inconnue, **Marie-Anne Cochet**, écrit après la Première Guerre mondiale ; il dresse un état des lieux qui conserve une actualité étonnante. Pour clore « **Le Voyage à Genève** », **Nicolas Bouvier**, l'écrivain genevois, pose son regard poétique sur la ville enfermée dans « *La Chambre rouge* ».

Bertrand Lévy vit à Genève depuis 1971 et enseigne la géographie à l'Université de Genève. Il est l'auteur de nombreux textes, récits, dont un essai biographique, « *Hermann Hesse* », paru aux Éd. José Corti en 1992.

Deuxième édition augmentée

ISBN 2-88340-027-X



9 782883 400276

Nous remercions le Fonds Rapin de l'État de Genève pour son aide à la publication.

© Gérard Bauër, in «L'Europe sentimentale », éd. Quai Voltaire, 1993.  
© Julien Green à la Librairie Arthème Fayard, 1955 et 1972.  
© Pierre Gascar, « Les Tilleuls de Frontenex ». in *Genève*, éd. du Champ Vallon, Seyssel, 1984.  
© Nicolas Bouvier, *La Chambre muge*.

*A mes étudiantes, à mes étudiants*



Deuxième édition augmentée, premier semestre 1997.

© Éditions Metropolis, mai 1994  
Michèle Stroun  
Éditrice  
Case postale 211  
1211 Genève 17

ISBN 2-88340-027-X

Couverture: La Porte de Neuve, vers 1840.

## PRÉFACE

A la suite du fameux « Il y a cinq continents et il y a Genève » de Talleyrand, j'ai cherché à réunir, non pas une liste exhaustive d'écrits français sur Genève - cela n'aurait pas de sens - mais une famille spirituelle qui a engendré des textes de valeur, dont les échos se répercutent de l'un à l'autre. Ce sont des morceaux de « premier choix », puisque l'on y trouve côte à côte Stendhal, Dumas, Chateaubriand, Flaubert, ou Gérard Bauër. Les textes sont tous d'une certaine longueur, généralement des chapitres de livres, afin de préserver le continuum de la narration. J'ai inséré l'opuscule de Marie-Anne Cochet, *L'Âme de Genève observée par une Française* (1917)<sup>1</sup>, parce qu'il synthétise les observations des écrits antérieurs, dans une perspective humaniste qui s'intéresse à la psychologie des peuples. A la différence des romantiques français pour qui Genève n'est qu'une étape, un passage obligé sur la route des Alpes, le livre de Marie-Anne Cochet - qui vécut au moins deux ans à Genève - est plus construit, plus pensé, plus fourni. Les romantiques, que l'on ne peut taxer cependant de superficialité, ont restitué la vision de leur voyage, de leur passage à Genève, en

1. Marie-Anne Cochet, *L'Âme de Genève observée par une Française*. Petit essai de psychologie historique, 1917, pp. 159-240.

se nourrissant d'observations, d'histoire locale et d'expérience vécue. Riches en anecdotes, ils n'ont aucune prétention en matière de science. Il m'a intéressé d'en livrer une lecture comparée, car l'on perçoit comment chaque écrivain voyage, fixe une géographie dans l'écriture, dans l'espace très parcouru de la *Regio Genevensis*. Chacun d'eux nous restitue son trajet personnel, et nous donne à voir ce fameux « angle d'attaque » du paysage, dans lequel une peinture géographique prend vie. Aussi, certaines conventions communes apparaissent, dans le cheminement, le style, les idées, participant de la culture française, de cette langue incisive des grands auteurs, jamais pataude. L'on saisira aussi la différence démarquant les notations rapides, presque essoufflées, d'un Flaubert jeune voyageant en famille, et celles, beaucoup plus composées, d'un Stendhal familier de Genève et qui se propose d'en faire le tour.

Ce que les auteurs français recherchent en passant par Genève, c'est un dépaysement graduel sur le chemin du Sud ou de l'Orient. Avant la Germanie, c'est une terre où la langue française est encore audible; avant l'Italie, c'est un lieu propice à faire le vide en soi, une étape réflexive où il est encore possible de se retourner, une fois les amarres larguées.

Pourquoi n'avoir groupé que des écrits « français » ? Je crois que la distance géographique proche de la France vis-à-vis de Genève, doublée d'une distance mentale appréciable, favorise la peinture des nuances. Le point de vue français nous apporte un dépaysement, c'est à la rencontre d'une *autre* Genève que j'ai eu l'impression de courir en lisant ces textes. Plus précisément, cette fine littérature a accru mon intelligibilité du lieu, elle a réuni les faces latine

et saxonne qui sommeillaient dans ma perception de la ville; en fait, le voyage à Genève conçu par des écrivains français se double d'un voyage vers la France. Double mouvement qui participe d'une passionnante histoire de tir à la corde entre Suisses et Français, où Genève est placée au centre d'équilibre. Aujourd'hui, les tireurs à la corde se mélangent, signe du destin entrecroisé des deux peuples, au cœur d'un continent qui hésite à renaître et où s'agitent des tireurs moins pacifiques. Bien sûr, d'autres codes nationalo-linguistiques comme l'anglais, l'allemand, le russe, l'italien ou l'hispanique se sont exprimés sur Genève, mais ce qui fait la pierre de touche du voisinage franco-suisse, c'est l'irréductibilité des identités sous le couvert d'une fréquentation quotidienne. Il est naturel que ce genre de rapport ne s'exerce pas sans quelque rivalité, moquerie ou malentendus qui parsèment les textes qui suivent. L'une des vocations de la littérature, c'est d'explicitier ses positions afin que puisse naître un sentiment de compréhension. Le malentendu ne doit jamais être gommé; il est une des sources de création langagière. L'on comprendra à travers ce choix de littérature le rôle du refuge genevois dans l'histoire, et symétriquement, l'on saisira à la source les motifs qui ont poussé partie de la jeunesse genevoise à chercher l'ouverture vers l'extérieur, et notamment vers la France, pivot de notre langue sinon de notre culture. Saisir Genève sans la France, c'est ignorer une des faces de Janus chevauchant la frontière, c'est réduire Genève au local et au mondial en ignorant l'échelle régionale qui est celle de l'enracinement. Et puis, c'est surtout se priver d'une littérature délicieuse sur le lieu. Par souci de cohérence, j'ai groupé des écrits de voyage ou des essais historico-géographiques, en écartant d'emblée les textes de fiction ou

la poésie qui requièrent une démarche interprétative plus complexe. Je n'apprécie guère les collages d'extraits, morceaux de puzzle d'origine diverse à caractère ornemental qui font tourner la tête du lecteur. Je me suis ainsi limité à une famille littéraire parente par l'esprit et par la lettre; entre Stendhal, Alexandre Dumas et Gérard Bauër, une conversation secrète prend forme et se perpétue à travers le temps.

Le long passage de Stendhal (1783-1842), extrait des *Mémoires d'un Touriste* (1837)<sup>2</sup>, est le texte prototype pour une littérature qui va suivre. C'est un texte-carrefour où sont abordés des aspects variés de la vie genevoise, comme l'histoire, la religion, les lettres, les mœurs matrimoniales... C'est une étude de caractère dont l'auteur de *La Chartreuse de Parme* originaire de Grenoble, s'est fait une spécialité: Stendhal connaît Genève où il s'est rendu à plusieurs reprises, généralement sur le chemin de l'Italie. Genève, pour Stendhal, c'est l'anti-Milan, une ville aux mœurs raisonnables, à la population privée du sens du spectacle, peu frottée au feu des passions, peu encline aux révolutions de palais. L'évocation stendhalienne tient absolument à éviter les conventions romantiques des adeptes du Grand Tour. «Les mœurs et non les murs », voilà ce qui concerne Stendhal. Il ne tombe jamais en pâmoison devant Dame Nature ou un paysage urbain rougi par l'aurore, mais il conduit une conversation serrée, critique, caustique, comme sait la mener un écrivain ambitieux, au faîte de sa gloire, et qui a lu Voltaire. Stendhal a alors cinquante ans, et son paysage favori, c'est la société. Il commence sa promenade par Saint-Antoine, puis descend à l'Île Rousseau.

2. Stendhal, *Mémoires d'un touriste* (1837), pp. 27-77.

Là, fidèle à son sens du cloisonnement social que relève Julien Gracq<sup>3</sup>. Stendhal démarque deux Genève, l'une qui est favorable à l'auteur du *Contrat Social*, la classe du bas, les ouvriers horlogers, milieu dont Rousseau est issu, et la classe du haut, qui a mis deux siècles avant de l'adopter. Pour Henri Beyle, l'ouvrier genevois n'est jamais obséquieux, il cherche à s'instruire. La classe *methodiste* du haut, sans être hostile à Rousseau, ne pouvait en partager tous les préceptes. L'esprit genevois est jugé d'une « netteté admirable<sup>4</sup> », le gouvernement, paternaliste. Le texte de Stendhal est très dialectique. S'il opère une critique, il la contrebalance aussitôt :

« Le peuple connaît ses droits et y tient fortement.

Quelquefois, les individus manquent de grâce, ils réclament ce qui leur est dû avec une hauteur dure que, du reste, ne justifient que trop les criantes injustices qu'ils voient passer dans les despotismes voisins »<sup>5</sup>.

Stendhal, comme beaucoup d'autres Français, s'appuie sur l'exemple genevois pour lancer quelques piques outre-Jura: le voyage à Genève a des allures de *Lettres persanes* expédiées de l'autre côté de la montagne. Robert de Traz, dans *L'Esprit de Genève* (1929)<sup>6</sup>, pense que Stendhal s'est acharné sur les Genevois ; Nicolas Bouvier, quant à lui, reconnaît qu'il a eu la dent dure, mais son langage plaisait dans les salons ; à croire que le Genevois, conscient de ses défauts, ne craint ni la critique ni la mise en question. « Je ne rencontre jamais ici cet esprit de *routine* étroite qui me désole dans les villes de

3. Julien Gracq, *En lisant en écrivant*, José Corti, Paris, 1981, pp. 23-24.

4. Stendhal, *op. cit.*, p. 32.

5. *Ibid.*, p. 32.

6. Robert de Traz, *L'Esprit de Genève*, Grasset, 1929, p. 28.

l'intérieur de la France: Bourges, Rennes, etc.» (Stendhal)<sup>7</sup>. Cet esprit primesautier, curieux avant (out des mœurs féminines et littéraires, dresse un portrait d'ethnologue plongé au milieu d'indigènes qui ne finissent pas de l'étonner, sinon de le décevoir. Son mot sur les banquiers est célèbre, ses vues sur les savants genevois qui *professent*, un peu moins. Genève lui paraît manquer d'imprévu, de liant social et d'épicurisme, mais c'est une ville qui a su barrer la route à bien des préjugés séparant les hommes.

Chateaubriand (1768-1848), dans ses lettres à Madame Récamier de 1831 publiées dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*<sup>8</sup>, raconte quelques péripéties de son exil genevois. Chateaubriand entretient des relations avec Charles de Constant, cousin de Benjamin, Madame Necker, cousine de Germaine de Staël et de Sismondi, l'historien. Il ne parle pratiquement pas de Genève, hormis la vue du mont Blanc qui le projette spirituellement vers l'Italie. Chateaubriand est installé dans un meublé des Pâquis avec son épouse. Ses amitiés littéraires lui rappellent la belle époque de Madame de Staël, qui brillait dans la Genève napoléonienne que Chateaubriand découvrit pour la première fois en 1805. Toutefois, c'est lors de sa visite à Ferney qu'éclate sa prose poétique. Il découvre un ruisseau qui coule derrière Ferney et le projette dans la destinée de Voltaire qui n'a jamais pris la peine de contempler la nature, et qui a entraîné dans sa chute beaucoup d'esprits de moindre envergure que le sien.

Théophile Gautier (1811-1872), au cours de son voyage en Italie de 1852, passe également par cette

porte d'entrée des Alpes qu'est Genève<sup>9</sup>. Il entame son séjour par des libations portées au Soleil levant, à l'aide de sa bouteille de vin d'Arbois acquise à Poligny. Il s'en excuse auprès des puritains. L'auteur du *Capitaine Fracasse* est retenu par l'insolite, il est un observateur hors pair, un descripteur méticuleux surtout de l'architecture - toujours attiré par le détail concret, et prompt à le transformer en quelque jolie image. Ainsi en témoigne son, évocation du Seujet de même que celle des cheminées contorsionnées de la haute ville. En revanche, Il tombe parfois dans le lieu commun: « Genève est une montre », et « le Léman est tout Genève »<sup>10</sup>. Il est vrai qu'à l'époque, presque toute la ville regardait vers le lac. Le brave Théo est un grammairien des lieux attiré par le rocambolesque, il n'est pas un philosophe : l'épisode du cirque à Plainpalais occupe près de la moitié de sa déambulation. Le Seujet est une curiosité qui le pique au cœur d'une ville « quelque peu guindée ». C'est un morceau d'Istanbul au bord du Rhône qui le ravit parce qu'il jette un grain de surprise et de fantaisie sur la ville. Même observation sur les cheminées qui ressemblent à «des tuyaux bifurqués et contournés (qui) se démènent désespérément »<sup>11</sup>. Sur Rousseau, il griffonne quelques lignes peu amènes, il écorne le temple de Saint-Pierre et nous livre une description urbaine calquée sur son esprit: Genève est une ville « américaine» tracée à l'équerre - il fait allusion aux quartiers dessinés à la place des anciennes fortifications et aux quais, je

7. Stendhal, *id.* note 5, p. 32.

8. Chateaubriand (1831), *Mémoires d'Outre-Tombe*, pp. 79-86.

9. Cf. *Passages romantiques des Alpes* (Dickens, Stendhal, Dumas, Töpffer, Nodier, Du Camp, Senancour, de Custine, Jacob), Textes réunis et présentés par Daniel Sangsue, Ed. Favre, Lausanne, 1990, 184 p.

10. Théophile Gautier, *Italia*, 1855, pp. 147-158. *Ibid.*, p. 150.

présume. C'est une ville « un peu raide » d'où sont proscrites les courbes et les ellipses car « trop voluptueuses et sensuelles » ! Comme Dumas et Stendhal, Théophile Gautier campe de toute sa catholicité face à la cité protestante (le mot est martelé cinq fois). Le lac, qu'il pressent plein de dangers (!), ne l'égaie pas. C'est l'humain qui l'attire, c'est pourquoi il se perd au cirque de Plainpalais, au milieu d'une foule peu remarquable, aux « modes de France un peu arriérées ».

Alexandre Dumas (1802-1870) arrive par Nantua et Bellegarde où il descend contempler la perte du Rhône, un spectacle propre à ragaillardir le lecteur romantique. A partir de Genève, il entreprend le tour du Léman qu'il compare au Golfe de Naples. Il crée une métaphore orientale sur Genève; elle est une sultane qui appuie sa tête contre le Salève en étendant ses jambes jusqu'au lac « que chaque flot vient baiser »<sup>12</sup>. Une procession de faits historiques succède à cette image où est examinée l'étymologie du mot « Genève », et où défilent les « envahisseurs » de la région, Calvin, le Duc de Savoie et sa réaction, et enfin Napoléon. L'affaire des bijoux sortis de Suisse est un épisode de contrebande et de gabelous cher à Dumas, qui dessine une Genève commerçante, bancaire, plutôt inculte. La société n'est pas de mauvaise compagnie, mais rustre, en dépit de la fortune acquise. Dans les salons, « partout et à chaque instant, on sent que l'on heurte les coudes de la ménagère de la maison »<sup>13</sup>. Passage fugace devant la maison de naissance de Jean-Jacques, mais longue visite à Ferney et à Coppet. Le concierge de la

12. Alexandre Dumas, *Impressions de voyage en Suisse*, 1832, p. 90.

13. *Ibid.*, p. 97.

demeure de Voltaire est un tartufe et un bavard, et les soupirs de Madame de Staël hantent encore son château. La description du lac et des montagnes est énumératrice. Il ne suffit pas de comparer Morges à Sorrente pour que naisse l'étincelle poétique. Dumas est avant tout un conteur, un maître du suspense, et un historien appliqué. Il passe en revue l'organisation militaire du « canton de Vaux » et il visite une maison pénitentiaire, puis Chillon, l'ancienne prison d'Etat des ducs de Savoie où fut enfermé Bonivard. Là, il se prosterne devant la colonne à laquelle fut si longtemps enchaîné le « traître » : « (...) on cherche sur sa surface granitique, où chacun veut inscrire un nom, les caractères qu'il y a gravés ; on se courbe vers la dalle creusée pour y trouver la trace de ses pas ; on se cramponne à l'anneau auquel il était attaché, pour éprouver s'il est solidement scellé encore avec son ciment de huit siècles (...) »<sup>14</sup>.

Le déroulement final, à Chillon, avec Lord Byron inscrivant à son tour son nom sur le pilier de Bonivard, arrive à point, « par une de ces belles nuits qu'on croirait que Dieu a faites pour la Suisse seule (...) »<sup>15</sup>.

Gérard de Nerval (1808-1855) entame aussi son *Voyage en Orient* par la Route de Genève. Nerval, comme d'autres romantiques, part en hiver - en novembre précisément - pour pouvoir goûter aux saveurs du printemps oriental. Son départ de Paris et sa traversée des plaines de France est morne. Il fait gris, les diligences sont bondées, l'auteur de *Sylvie* n'emprunte pas la ligne droite tracée par le chemin de fer. Il laisse filer la Générale, la berline de Laffitte et Gaillard, et il s'enfourque dans la Chalonnaise,

14. *Ibid.* pp. 113-114.

15. *Id. supra.*

seule voiture de France à n'être point suspendue. Que le trajet de Chalon à Genève est compliqué! Un pyroscaphe l'accueille sur la Saône de Chalon à Mâcon, où on lui montre la maison de Lamartine. Puis il traverse la campagne bressane jusqu'à Bourg. Ensuite, « de Bourg à Genève, il n'y a pas de voitures directes. Fais un détour de dix-huit lieues vers Lyon, un retour de quinze lieues vers Pont-d'Ain et tu résoudras le problème en perdant dix heures »<sup>16</sup>.

Nerval pratique l'art de l'anti-cliché : il trouve la société genevoise fort agréable, les beautés sensuelles, et l'on y parle avec un accent qui rappelle Marseille! Les femmes ont la taille un peu forte mais le port et les épaules sont admirables. Certaines beautés sont de type « lakiste » (du nom du Lake District territoire des romantiques anglais), mais elles ont de fort belles jambes dans leurs bas bleus. La cuisine est passable et les femmes jolies ; Nerval songe un instant à attendre ici le printemps. En fait, il se contentera d'une promenade au bord du lac et sur les remparts menée au *Soleil Couchant*. Le Mont-Blanc qu'il cherche lui apparaît dans un nuage blanc et rouge qui réalise le rêve de son imagination.

Il descend probablement la Treille et emprunte la Corraterie, « la grande rue parisienne ( ... ) où sont les plus belles boutiques »<sup>17</sup>. Dans la Basse-Ville, les longs passages « sombres, à l'antique », le frappent. Et, bien sûr, comme tous ses illustres prédécesseurs, il s'arrête un moment à l'Île Rousseau. Point de lyrisme toutefois, mais deux observations originales: «Rousseau est à pied comme il convient à un philosophe », et son regard suit des yeux le cours du

Rhône, «si beau, si clair, si rapide déjà»<sup>18</sup>. Belle image urbanistique que cette «extrémité du lac Léman, tout emboîtée dans les quais de la ville»<sup>19</sup>. Au contraire de Théophile Gautier, il n'est pas inspiré par les moulins à eau et les buanderies de l'Île; c'est le côté lac qui l'attire, « l'illusion de la grande mer ».

Assez insolites sont les notes de Gustave Flaubert (1821-1880), prises lors d'un « voyage en famille » accompli en avril-mai 1845. Flaubert rentre en France; avant Genève, il a fait halte à Vevey puis à Lausanne: « Caractère lourd, bon, épicier et platement intelligent de ses habitants »<sup>20</sup>. Après avoir déjeuné à Nyon, il atteint Coppet et se rend au célèbre Château.

Parvenu à Genève, où se rend-il ? A l'Île Rousseau bien entendu, puis à la Bibliothèque Publique. Il y observe des manuscrits: « Écriture de Calvin, illisible comme celle du XVI<sup>e</sup> siècle, longue et mêlée; de Jean-Jacques, sobre, courte, très claire, très bien alignée et comme gravée sur le papier »<sup>21</sup>. Puis il se rend au Musée et à Ferney. On dirait aujourd'hui que la visite de Flaubert est «ciblée ». En dehors de quatre ou cinq objets qui l'intéressent, point d'autre considération. Peut-être le fait de voyager en famille le rend-il moins disponible, moins sensible au paysage. Peut-être aussi n'a-t-il point envie de se livrer à la ixième description de la cité, du lac, et des montagnes environnantes. On sait pourtant que Flaubert est un maître paysager ; la Normandie d'un

18. *Ibid.*, p. 140.

19. *Id. supra.*

20. Gustave Flaubert, *Notes de voyage en Suisse* (1845), p. 119.

21. *Id.*, p. 122.

16. Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*.

17. *Id.*, pp. 139-140.

*Cœur simple*<sup>22</sup> ou le Paris de *L'Éducation sentimentale* restent gravés.

Au Musée, Flaubert admire une Vénus de Pradier, un paysage de Calame et il dissèque un portrait de Madame de l'Épinay : « (...) figure maigre, noire, œil noir, mâchoire allongée, ce qui s'appelle une femme laide, mais une femme que l'on remarque et que l'on doit aimer beaucoup si on l'aime (elle devait puer ou sentir très bon) (...) »<sup>23</sup>.

Flaubert est un anatomiste des âmes.

Nous avons laissé intègre le livre de Marie-Anne Cochet, *L'Âme de Genève observée par une Française* (1917), parce qu'il montre comment une Française, réfugiée à Genève pendant la Première Guerre, de 1915 à 1917, juge la psychologie du peuple genevois à travers son histoire, ses mœurs et quelques-uns de ses personnages clé. Robert de Traz, qui a préfacé l'ouvrage, affirme que Mademoiselle Cochet n'a pas tout à fait saisi le fil de la civilisation genevoise : Genève ne manque pas de passion, dit-il, mais sa passion est « disciplinée » ! C'est que Marie-Anne Cochet trouve qu'« il n'y a pas d'amour à Genève ». Cette absence, l'auteur l'attribue à l'histoire. Genève est la capitale mondiale de la charité, sa bonne volonté est rarement démentie, mais il y subsiste quelque chose d'incommunié et d'incommunicable qui ne rend pas la vie facile. Genève « donne généreusement, inlassablement », mais ne se « donne jamais »<sup>24</sup>. Dans son *Voyage à Genève* de 1929<sup>25</sup>, Gil

Robin, un jeune psychiatre marseillais qui se rend à Genève à l'occasion d'un colloque, affirme que nulle part ailleurs qu'en Suisse, « les pâturages de l'esprit ne font brouter plus d'espérance » ...

Marie-Anne Cochet, qui a lu Stendhal, affirme dans une langue très XIX<sup>e</sup> : « Tandis qu'en France, le public d'une conférence vient pour se distraire, s'amuser, avec une belle jouissance d'art, et, de s'instruire se préoccupe fort peu, le Genevois vient sérieusement pour apprendre quelque chose, ses plaisirs mêmes semblent à sa vigilante raison devoir comporter une utilité »<sup>26</sup>. Genève, poursuit-elle, est une fabrique de *bons citoyens*, plutôt que d'hommes et de femmes épanouis. Et elle explique avec une grande netteté la cause du malentendu qui s'est creusé entre Rousseau et sa ville : « Rousseau est horriblement sentimental et Genève n'est pas sentimentale du tout ! »<sup>27</sup>. Sa fuite à seize ans chez Madame de Warens, sa vie inharmonique, jamais en accord avec ses préceptes, ont conduit Genève à lui rendre un jugement sévère. Pourtant, la glorification de son pays d'origine, de la beauté de la nature, l'idéalisation de ses institutions et l'enthousiasme pour son passé auraient pu transformer Jean-Jacques en un chantre idéal : le problème est que le génie et l'audace de Rousseau, poursuit l'auteur, se souciaient peu, au fond, de morale ou d'utilité<sup>28</sup>. Ses déclarations étaient des principes devant servir à toute l'humanité et pas seulement aux édiles de la République aux vingt-six mille âmes.

« Je puis dire que je n'ai jamais quitté Genève sans regret » (Julien Green).

26. Marie-Anne Cochet, *L'Âme de Genève*, op. cit., p. 165.

27. *Id.*, p. 171.

28. *Id.*, p. 170.

22. Cf. Armant Frémont, « Flaubert géographe : à propos d'*Un cœur simple* ». *Études normandes*, 1981, 1, pp. 49-64.

23. Gustave Flaubert, p. 122.

24. Marie-Anne Cochet, *L'Âme de Genève observée par une Française*, p. 164.

25. Gil Robin, *Le voyage à Genève*, Les Cahiers du Sud, Marseille, 1929, 83 p.

Quel contraste avec l'offrande que Julien Green, cinquante ans plus tard, consacre à Genève! L'auteur du *Journal du Voyageur*<sup>29</sup> est né avec le siècle, il est d'origine protestante, et constitue un écrivain atypique dans les lettres françaises. Mais qu'est-ce qu'un « écrivain typique » aujourd'hui? La caractéristique des auteurs du xx<sup>e</sup> siècle est de nous montrer un certain éclatement dans la manière d'approcher le monde. Là où les romantiques usaient de conventions littéraires identifiables, possédaient leurs points de ralliement (l'Île Rousseau, les remparts, Ferney, Coppet...), les auteurs « modernes » - dont Michel Butor<sup>30</sup> représente l'avant-garde - nous entretiennent de lieux beaucoup plus éparpillés. C'est que la ville a grandi et ses centres d'intérêt se sont multipliés; la société de la fin du xx<sup>e</sup> siècle ne dispose plus des repères « immuables » du xix<sup>e</sup> siècle cultivé. Peu d'écrits contemporains s'élèvent au-dessus du niveau d'étiage atteint par la culture de masse; c'est pourquoi je n'ai retenu que quatre textes, qui dialoguent avec la tradition, ceux de Gérard Bauër, Julien Green, Pierre Gascar et Nicolas Bouvier. Il nous a été possible d'inclure le texte de Julien Green dans la présente édition (nous avons reçu l'autorisation de la part de son éditeur) ; je me fais ainsi un plaisir de le faire découvrir.

Gérard Bauër (1888-1967), dont *L'Europe sentimentale*<sup>31</sup> vient d'être rééditée, appartient à cette catégorie d'écrivains-voyageurs élégants et cultivés des années 1920 qui avaient pour compagnons Paul

29. Julien Green, *Journal du Voyageur*, Éd. du Seuil, Paris, 1990, 279 p.

30. Michel Butor, «Genève», in *Le Nouvel Observateur*, Collection Voyages, 13, «Les 30 capitales culturelles de l'Europe par leurs grands écrivains», pp. 46-48.

31. Gérard Bauër, *L'Europe sentimentale*, 1954, pp. 235-240.

Morand et Stefan Zweig (qui sont évidemment plus que des « écrivains-voyageurs »...). C'est d'une Genève nostalgique, brillante, éloquente, celle de la S. D. N. et d'Aristide Briand, dont nous entretient l'ancien chroniqueur du *Figaro* - qui signait sous le nom de Guermantes -, une Genève où soufflait fort l'esprit de France, pays alors victorieux de la Première Guerre et qui faisait entendre sa voix et sa langue dans les enceintes internationale. C'est aussi des dernières survivances de l'aristocratie voyageuse dont se souvient Gérard Bauër, qui sera remplacée dans les grands hôtels par les porteurs de badges ... J'aime ce texte parce qu'il nous fait plonger dans une Genève onirique, l'une des perles de l'Europe, que je n'ai pas connue bien sûr, mais dont, Il subsiste heureusement quelques traces, comme l'Eglise russe ou la vitrine du Beau-Rivage qui expose le mouchoir taché de sang de Sissi.

La composition de Julien Green (né en 1900), dans un registre tout différent, est émouvante et sereine ; elle possède la qualité d'estompé qui fait les grandes œuvres. Il aborde Genève en ami, ce qui n'est pas le cas de tous les textes précédents. Pour autant Julien Green se permet aussi des pointes, à l'encontre des pasteurs qui n'ont pas lu *L'Institution* de Jean Calvin, ou de la « foule morne et indifférente » des Rues-Basses qui ignore un Jeune montagnard farouche, «animal échappé de ses montagnes ». Les pages de Julien Green sont empreintes de cette « English touch » qui sied si bien aux paysages de *Childe Harold* ; l'observation du dehors, y est associée à une métaphysique du dedans. C'est un texte en *accointance* avec le lieu. En quelques mots, Il restitue une ambiance particulière, comme celle des ruelles dominant la rue du Vieux-Collège où garçons

et filles paraissent « magnifiquement beaux dans la lumière d'août »<sup>32</sup>.

Pierre Gascar, né en 1916, est l'un des rares écrivains de qualité à s'être attaqué au sujet « Genève » dans un livre paru en 1984<sup>33</sup>. Comme d'autres résidents littéraires en cette ville (Albert Cohen ou José Angel Valente), Pierre Gascar œuvrait dans la constellation des Nations-Unies, dans cette cité d'Utopie extra-territorialisée<sup>34</sup>. Il nous livre un paysage intemporel, où il rencontre des Genevois agités d'idées, des « exilés de l'intérieur », « animés du besoin de combler le vide moral qu'ils devinaient dans cette ville »<sup>35</sup>. L'ouvrage actualise des thèmes déjà développés par Marie-Anne Cochet : le protestantisme et le matérialisme vertueux, Rousseau, la vocation internationale, et malheureusement, le suicide auquel aboutit un spleen persistant. Dans « Les Tilleuls de Frontenex », l'auteur relève le fonds moral si particulier de Genève, sa méfiance de la littérature, un certain vide intérieur souvent dissimulé sous l'abstraction, et puis, Pierre Gascar qui apprécie malgré tout la ville, la compare à des lieux du globe plus déshérités. Il lui trouve les avantages d'une ancienne cité européenne qui n'a pas dévoré sa campagne, qui a conservé le sens de l'histoire, une continuité dans sa civilisation, et il met en avant sa position d'île reconfortante au milieu du tumulte. On lira attentivement la fin du chapitre traitant du lac, cette « première lumière de l'Occident » pour le voyageur qui vient de l'Est, ce lac qui exprime comme nul autre une civilisation. Pierre Gascar

32. Julien Green, «Genève », *Journal du Voyageur*, *op. cit.*

33. Pierre Gascar, *Genève*, 1984.

34. *Ibid.*

35. Dans cet ouvrage, cit. p. 244.

restituée avec goût ce qui fait la fierté de Genève: sa culture de la nature.

Il me plaît de clore ce recueil par « La Chambre rouge » de Nicolas Bouvier<sup>36</sup>, pour deux raisons. D'abord l'idée même de finir le voyage dans une chambre répond à la logique de l'existence, et ensuite, il convient toujours dans un recueil, d'introduire une note discordante, le grain de sable qui vient enrayer la mécanique. J'ai annoncé ne rassembler que des écrits de littérature française sur Genève. Nicolas Bouvier, comme chacun sait, est genevois ; ses textes s'apparenteraient donc à la littérature romande. Pourtant, j'ai laissé de côté cette littérature, non parce qu'elle présenterait quelque faiblesse vis-à-vis de la littérature éditée à Paris, mais parce qu'elle offre le regard autochtone sur la cité qui n'est pas le même que le regard français. Le texte de Nicolas Bouvier envisage Genève avec un renversement d'échelle. Contrairement aux voyageurs qui procèdent par une description passant de l'échelle panoramique à celle de la Ville puis à celle du quartier, Nicolas Bouvier envisage le monde, son monde, à partir de la coquille de sa chambre entrouverte sur l'extérieur. Le vrai voyage mène toujours à soi-même et au foyer avait coutume de dire un poète ; l'on pourrait ajouter qu'il part ici d'une maison avec jardin. Cette « chambre rouge » est à la fois un point de départ, un lieu de traversée, et un point d'arrivée. Xavier de Maistre nous a habitué à voyager en chambre ; Nicolas Bouvier, dans cette tradition nous livre des souvenirs intimes et s'appuie sur des objets, sur une microtopographie, pour remonter le fleuve de la mémoire, et il nous donne une leçon de proxémie spatiale : celui qui a appris à

36. Nicolas Bouvier, *La Chambre rouge*, pp. 251-259.

regarder le monde proche saura discerner les lointains. L'expression classique du voyage extérieur doublé du voyage intérieur, de la partance nourrie à partir de l'immobilité, reprend ici tout son poids.

*En guise de conclusion*

Dans ce monde que l'on dit en voie d'homogénéisation, je suis toujours frappé par le dépaysement marquant le passage de la frontière. L'ambiance qui prévaut ici et là, la parole plus ou moins sonnante et assurée, l'état d'esprit plus ou moins léger, les attitudes et les comportements spontanés ou réfléchis demeurent influencés par l'héritage sociogénétique des cultures nationales. Les textes qui suivent en relatent les causes historiques et sociales. A l'heure où les «autoroutes électroniques» se mettent en place, ces différences rassurent l'esprit. Loin d'être ahistorique, la période d'aujourd'hui est l'aboutissement d'un long processus que le règne des écrans tout-puissants ne peut effacer. Les identités genevoise et française demeurent distinctes, des permanences historiques subsistent. Alors qu'à Lugano, les jeunes Tessinois s'expriment dans une langue de plus en plus proche du Lombard, du fait de l'influence de l'aire milanaise, de ses radios, de ses télévisions, de sa culture en général, les étudiants genevois s'expriment avec un accent toujours aussi prononcé et accompagné de locutions particulières. Et curieusement, l'accent de Genève ne déborde pas la frontière cantonale ou nationale. L'Ain et la Savoie proches, pour lesquels Genève représente la grande ville, demeurent intouchés. L'explication, on la trouvera chez Stendhal.

Cette fin du vingtième siècle est celle de l'uniformité apparente et matérielle du monde ; le domaine

spirituel reste ancré dans des univers confinés qui puisent leurs sources dans l'inconscient collectif et les biographies personnelles. La littérature restitue ces significations immergées, elle fait remonter à la surface le souvenir de vies antérieures, et cela n'a rien à voir avec la manifestation d'un discours identitaire et rétrograde. Cela touche la fonction de la littérature qui fait accéder l'homme à une histoire et à une conscience durable de soi<sup>37</sup>.

Bertrand Lévy,  
printemps 1994.

37. Hermann Hesse, *Magie du Livre*, Écrits sur la littérature, José Corti, Paris, 1994, p. 289.

## Table des matières

PRÉFACE	7
STENDHAL (1837), <i>Genève, 1837, in Mémoires d'un Touriste.</i>	27
CHATEAUBRIAND (1831), <i>A Madame Récamier, et journal du 12 juillet au 1er septembre 1831, Aux Pâquis, près de Genève.</i>	79
ALEXANDRE DUMAS (1832), <i>Impressions de Voyage en Suisse.</i>	87
VICTOR HUGO (1839), <i>Genève, in Voyage en Suisse.</i>	115
GUSTAVE FLAUBERT (1845), <i>Lausanne, Genève, Ferney, in Voyage en Famille.</i>	119
GÉRARD DE NERVAL (1844), <i>Route de Genève, in Le Voyage en Orient.</i>	127
THÉOPHILE GAUTIER (1852), <i>Genève, Plainpalais, L'Hercule acrobate, in Italia.</i>	147
MARIE-ANNE COCHET (1917), <i>L'Ame de Genève observée par une Française. Petit essai de psychologie historique.</i>	159

GÉRARD BAUËR (1954), <i>Genève, cette Survivante</i> , in <i>L'Europe sentimentale</i> .	235
PIERRE GASCAR (1984), <i>Les Tilleuls de Frontenex</i> , in <i>Genève</i> .	241
JULIEN GREEN (1954), <i>Genève</i> , in <i>Le Miroir intérieur - Journal VI</i> , et <i>Ce qui reste de jour - Journal IX</i> .	251
NICOLAS BOUVIER (1991), <i>La Chambre rouge</i> .	257
Table des sources	269

## Table des sources

La date entre parenthèses figure l'année d'écriture des textes ou de leur édition originale. Nous avons suivi les textes dans leur édition la plus ancienne disponible à la Bibliothèque Publique et Universitaire. Les écrits des romantiques se trouvent aujourd'hui réédités en livres de poche, à l'exception du voyage de Flaubert.

Gérard Bauër, *L'Europe sentimentale*, Quai Voltaire, Paris, 1993 (1<sup>e</sup> éd. Ventadour, 1954).

Nicolas Bouvier, *La Chambre rouge*.

Chateaubriand (1831), *Mémoires d'Outre-Tombe*, Éd. Eugène et Victor Penaud, Paris, 1849-1850, T. 5, pp. 225-232.

Marie-Anne Cochet, *L'Ame de Genève observée par une Française*. Petit essai de psychologie historique. Préface de Robert de Traz, Georg, Genève-Lyon, Fischbacher, Paris, 1917, 87 p.

Alexandre Dumas (1832), *Impressions de Voyage - Suisse -*, Éd. Michel Lévy, Paris, 1853, pp. 10-16.

Gustave Flaubert (1845), *Notes de Voyage en Suisse*, in *Œuvres complètes*, T. 1, Italie-Égypte-Palestine-Rhodes, Éd. Louis Conard, Paris, 1910, pp. 53-57.

Théophile Gautier, *Italia*, Éd. Hachette, Paris, 1855, pp. 1-16.

Pierre Gascar, « Les Tilleuls de Frontenex », in *Genève*, Éd. du Champ Vallon, Seyssel, 1984, pp. 93-105.

Julien Green, *Le Miroir intérieur - Journal VI*, et *Ce qui reste de Jour - Journal IX*, Arthème Fayard, Paris, 1955 et 1972. (1ère éd. Plon, réédité au Seuil en 1990 sous le titre « Genève », in *Journal du Voyageur*).

Victor Hugo (1869), *Fragment d'un Voyage aux Alpes. Œuvres complètes*, 3, 2, France et Belgique. Alpes et Pyrénées. Voyages et Excursions, Librairie Ollendorf, Paris, 1910, pp. 217-218.

Gérard de Nerval (1844), *Voyage en Orient*, Éd. Charpentier, Paris, 1851, 3<sup>e</sup> éd. T. 1, pp. I-XV.

Stendhal (Henri Beyle) (1837), *Mémoires d'un Touriste*, Éd. Calmann-Lévy, Paris, 1879, T. 2, pp. 192-237.